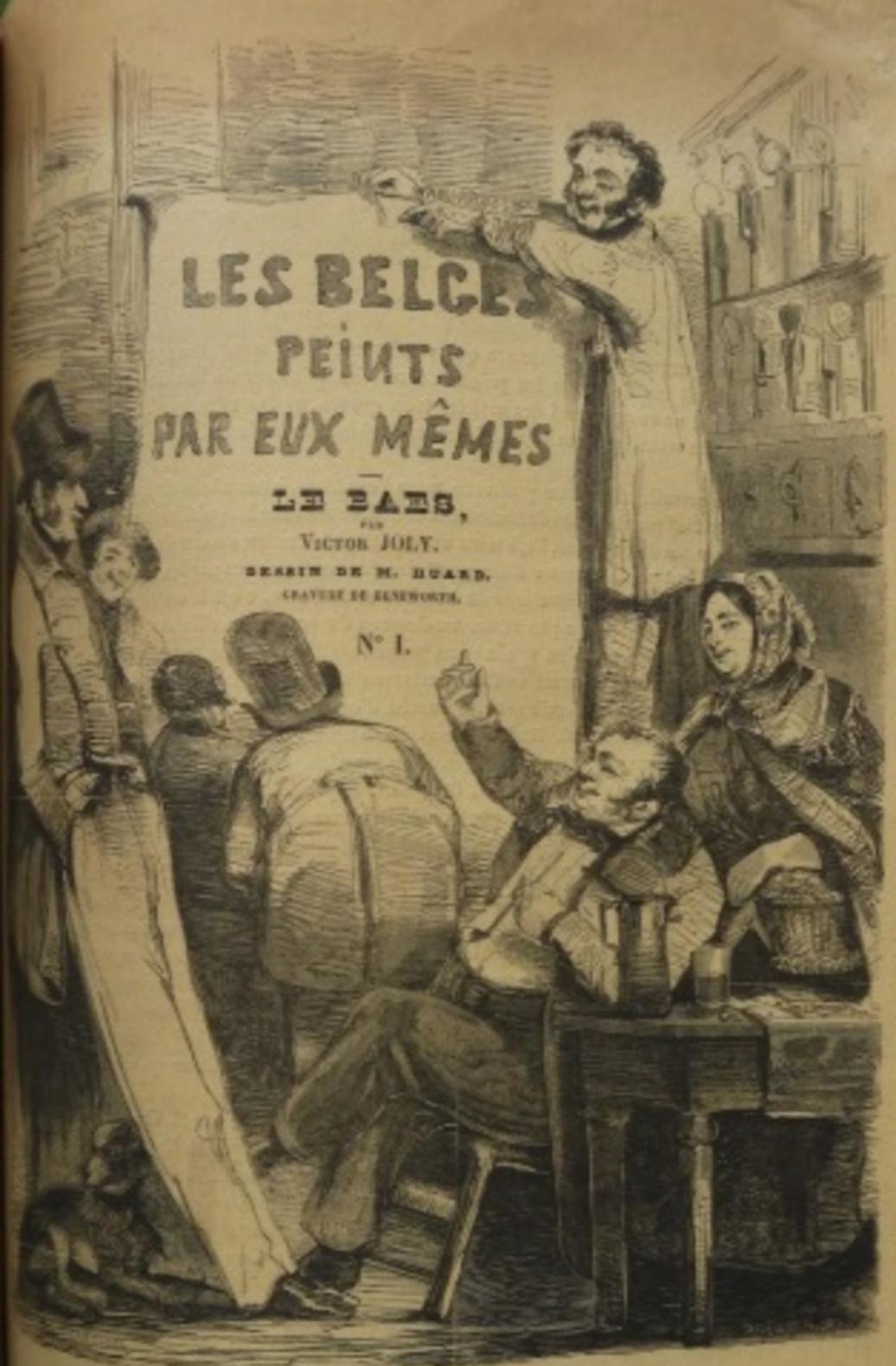


**LES BELGES
PEINTS
PAR EUX MÊMES**





**LES BELGES
PEINTS
PAR EUX MÊMES**

LE BAMB,
PAR
VICTOR JOLY,
DESSIN DE M. HUARD,
GRAVURE DE BENOISTE,

N° 1.

AVIS ESSENTIEL.

Cet article est la propriété de l'Éditeur et ne peut être reproduit sans son autorisation.



HUARD DEL.



TYPES D'ESTAMINET.

LE BAES.



A Grèce et la Campanie avaient leurs thermopoles, Rome ses boutiques de barbier, la France a ses cafés, l'Angleterre ses *gin-houses* et ses tavernes, l'Allemagne ses tabagies, la Belgique a l'*Estaminet* (1).

Il est de ces institutions, de ces habitudes tellement inhérentes au sol, au climat, et si profondément enracinées dans les mœurs qu'on s'efforceraït aussi vainement à les transplanter sous un autre ciel qu'à en dépouiller les zones sous lesquelles elles aiment à fleurir. Éloigné des harmonies qui lui sont propres, l'*Estaminet* n'a plus été qu'une pâle contre-façon, sans poésie, sans caractère, sans physionomie, quelque chose de terne et de filandreux comme un vaudeville anglais, tenant à la fois du café français et du *smoking-room* anglais, sans avoir la spirituelle gaieté de l'un ni la brutale animation de l'autre. La France a cherché aussi vainement à s'appropriier l'*Estaminet*, que la Russie à acclimater le vin de Champagne, tous ses efforts n'ont

(1) La domination Espagnole nous a laissé une foule de mots dont on cherche vainement ailleurs l'étymologie. Ainsi *Estaminet* vient évidemment de *Estamento*, assemblée, et *Faro*, du mot Castillan *Farro*, qui signifie liqueur d'orge.

qu'à transformer ses cafés élégants en une sorte d'Érèbe fumeux et bruyant, où l'air est empoisonné par les nauséabondes émanations de l'inférieure mixture que sa régie débite sous prétexte de tabac, et où l'estomac est glacé par un breuvage inouï qui rappelle la cervoise des Esquimaux, et la bière d'écorce de sapins du Cap-Nord. Si le Français né malin créa la guillotine et les bavaroises au lait, la Belgique en revanche a payé son tribut à l'humanité par l'invention de l'Estaminet, du *Faro* et du *Lambick*, qui ne le cèdent en rien au Barclay-Stout, à l'*Haf-Naf* et à cette benoîte *Ale* écossaise, si plantureusement et si savoureusement décrite par Walter-Scott.

L'*Estaminet* est avant tout flamand, comme les combats de boule-dogues sont anglais et les bals de la Courtille parisiens. Il ne suffit pas d'ouvrir demain, à Paris ou à Londres, une grande salle à tables de marbre, d'y installer des garçons plus ou moins agiles, et d'écrire sur les carreaux : *Estaminet irlandais, flamand, etc.; ici l'on fume*. Ce n'est là qu'un leurre ridicule, qu'un traquenard, bon tout au plus à allécher des provinciaux qui, sur la foi des poétiques descriptions des tabagies d'Hoffmann, veulent se donner une indigestion de véritable bière anglaise fabriquée aux Champs-Élysées, et de tabac de la Havane récolté à Maubeuge. L'*Estaminet* veut avant tout nos mœurs flamandes, un peu rêveuses; la pensée chez nous n'éclôt pas avec cette *furia francese*, qui fait d'un lieu public parisien, une chose si pittoresque, si bruyante et si profondément française. Et cependant, nous l'avouons avec douleur, combien d'*Estaminets pur-sang* possédons-nous encore! combien d'entre eux ont gardé leur poétique naïveté, et ne sont pas souillés et ridiculisés par l'imitation du café français et du *gin-house* britannique? combien comptons-nous encore de ces vénérables et cénobitiques réduits un peu sombres, aux grandes tables de chêne noir, aux chaires de cuir constellées de brillants clous de cuivre? Là une propreté toute flamande était le seul luxe, une cheminée à manteau laissait entrevoir, dans son ombre, de luisantes boîtes à allumettes en fer blanc, dans lesquelles se reflétait la quenouille de quelque fraîche servante campagnarde, humectant cent fois le jour ses lèvres au verre à couvercle de l'habitué qui lui souriait parfois avec une certaine expression profane dans le regard. Un grand poêle, brillant comme un marbre poli, était l'ornement principal de ce lieu de délices, où le silence n'était troublé que par le bruit monotone d'une grande pendule en chêne noir sculptée, et par le froissement des couvercles d'étain des litres vides, qu'une Hébé potelée et rougeaude se hâtait de remplir.

Des têtes blanches, pour la plupart, détachaient leurs vénérables silhouettes sur le fond vigoureux d'une tenture de cuir de Malines ou de Venise, parsemée de fleurs, de fruits et d'oiseaux plus ou moins incongrus. Un *Lovenschen Plak-Almanack*, imprimé sur papier gris et parsemé d'effigies de couronnes, de demi-couronnes, de ducats, etc., jaunissait derrière la porte, où quelque discussion sur la phase de la lune, amenait parfois les graves habitués. A la hauteur du plafond brillaient sous leurs caisses de verre, supportées par des socles élégants, des couronnes de fleurs et des simulacres de couronnes impériales et royales, selon que l'*Estaminet* avait plus ou moins bien mérité de la reconnaissance des vieillards Alexiens, entretenus par les quêtes quotidiennes des habitués. Dans une niche pratiquée dans

le mur de l'allée sombre, qui conduisait à ce véritable Estaminet, dont nos brillants établissements d'aujourd'hui ne sont qu'une misérable parodie, où le clinquant a remplacé le *comfort*, et où des tabourets étriqués cherchent en vain à faire oublier ces vénérables et profondes chaires de cuir où l'on savourait si bien la double somnolence du havane et de l'*half-en-half*, dans cette allée, où retentissait continuellement le grelot d'une porte à claire-voie, une madone de plâtre était éclairée par les maigres rayons d'une mince chandelle, que la piété des servantes n'aurait eu garde d'oublier. Alors l'Estaminet flamand rayonnait de toutes ses splendeurs, et avait conservé sa mystérieuse et intime poésie; la vie s'y écoulait calme et limpide, et la fantaisie du poète pouvait y enfourcher le premier lutin d'azur papillonnant au milieu des capricieux enroulements de la fumée des longues pipes de Bréda; tout y respirait, je ne sais quelle quiétude claustrale au milieu de laquelle l'âme la plus agitée sentait s'apaiser ses orages. Les conversations que n'enflétraient pas encore de sottises et inutiles discussions politiques, y étaient gaies sans méchanceté, libres sans dévergondage. On y médissait bien un peu du maximum sous la république, de la conscription sous l'empire, de la mouture sous Guillaume, mais pourvu que la bière y fût claire et savoureuse, la fille jolie et la pipe bien culottée, qu'importait le blocus continental et les proclamations triomphantes de ce fortuné soldat qui sut si bien dorer et faire resplendir la gloire, que les peuples la prirent un moment pour la liberté. A cette époque, que nous retraçons d'après le souvenir des vieillards qui ne portent leurs regards vers le passé qu'avec un soupir, l'Estaminet était l'oasis du travailleur fatigué, la villa du riche, le forum et le club des honnêtes gobe-mouches qui y racontaient avec mystère comme quoi Pitt et Cobourg avaient voulu enlever Napoléon en ballon dans une revue du Camp de Boulogne, et comment un traîtreux chapelier avait offert au grand homme un chapeau de sa façon contenant une machine infernale, sœur cadette de celle de la rue Saint-Nicaise; puis l'on s'y disait à l'oreille le martyr du Saint-Père à Valençay, traîné par les cheveux qu'il n'avait pas, autour du salon du grand homme. Alors un profond et prudent politique ôtait lentement sa pipe de sa bouche, et entre deux bouffées de tabac, murmurait un : *tout ça ne durera pas!* voilà déjà le café à 8 sous l'once! Observation plus juste qu'on ne pense, car le café, à chaque rayon que perdit l'étoile impériale, baissa de deux sous, jusqu'à ce que la gloire et les denrées coloniales fussent retombées au même niveau!

L'Estaminet, aujourd'hui si déchu et si éloigné de sa physionomie primitive, offrait alors à l'habitué des jouissances tellement cimentées par l'habitude, et, disons-le, par une franche amitié entre tous les membres de ce cénacle enfumé, qu'il fallait de graves raisons pour s'abstenir d'y paraître, fût-ce un seul jour par mois. Dans le cas d'absence, les commentaires les plus sérieux étaient faits sur le compte du retardataire. Sa femme était au moins en couche ou sa fille enlevée, et encore était-ce là une excuse à peine valable. Un jour de noces ne parvenait pas à rompre les liens tyranniques de l'Estaminet. Un de ces intrépides amateurs de *smoze-jas*, s'esquiva un jour au milieu de sa noce, quitta sa femme, sa famille pour venir faire sa partie accoutumée et hâter le moment où sa pipe se marquerait d'un cercle noir. — On a toujours le temps de faire la cour à sa femme, dit-il, à ceux qui s'étonnaient de cette

indifférence stoïque, mais une pipe en train de se culotter, ne doit pas être négligée un seul jour. — Et il fallut que la cloche de retraite, en lui annonçant l'heure du départ, lui rappelât que sa femme l'attendait ! O mœurs de l'âge d'or !...

Dans quelques estaminets encore, qui chaque jour tombent sous la faux du *progress*, on retrouve ces admirables traditions. Là, chaque habitué est considéré comme un membre de la famille, aux affaires duquel on s'intéresse ; la santé de chacun appartient à tous et la moindre indisposition y trouve vingt remèdes plus saugrenus les uns que les autres, depuis les chaussettes de laine portées en guise de cravate pour le rhumes de cerveau, jusqu'aux peaux d'anguilles roulées en jarrettières pour la goutte. Quoique d'atroces mystifications aient souvent rompu momentanément la bonne harmonie entre le habitués du même estaminet, ils se croient cependant solidaires de la gloire du Baes qu'ils ont honoré de leur clientèle. Le choix d'un Estaminet est pour un bourgeois une chose grave et qui demande de profondes méditations. Ceux où l'on parle politique, sont pour lui un piège auquel on ne le prendra jamais ; ceux où l'on joue, fut-ce 10 cents la partie de piquet, sont immoraux ; la veine aidant, trois francs y sont bientôt perdus, et pour un commerçant trois francs de perte au jeu, peuvent amener 5,000 francs de perte dans son crédit. Ne lui parlez pas non plus des Cafés-estaminets où l'on sert la bière en bouteilles et où les verres d'une capacité gargantuesque engloutissent un litre en trois fois. Ce qu'il faut au véritable habitué, c'est le demi-litre en grès ou en cristal recouvert d'un couvercle portant son chiffre, ce verre fatidique est pour lui aussi sacré que les pénales d'Enée, et l'apporter dans un autre estaminet est une prise de possession semblable à celle de Colomb plantant le drapeau des Castilles sur la terre vierge d'Hispaniola.

Mais voici que nous esquissons l'habitué et l'Estaminet, oubliant le *Baes* qui fait le sujet de notre article. Une simple observation va nous faire pardonner cette excursion intempestive. Pour arriver au *Baes*, nous avons cru nécessaire de peindre d'abord le milieu où se meut et respire ce type si complètement belge, nous allions dire si radicalement bruxellois, qu'il suffirait à lui seul, dans le cas d'un cataclysme futur, à faciliter à quelque Cuvier la récomposition du *genre* flamand.

Le *Baes*, tel que chacun peut l'admirer dans les cabarets restés purs de toute imitation ou contrefaçon étrangère, est un être appartenant à la classe des mammi-fères, genre homme. Il a ordinairement de 50 à 40 ans, époque où il brille de tout son éclat. D'une stature moyenne, bien assis sur des jambes d'une riche musculature, il promène un regard assuré et calme sur le royaume dont il est le chef toujours un peu absolu. Son costume se compose l'hiver d'une veste marenco à vastes poches, d'un pantalon noir ou bleu, à grand pont, sans sous-pieds, d'un gilet quelconque, mais tombant invariablement jusque sur le nombril. Une casquette de drap bleu ou vert foncé, à visière laquée et à gourmettes relevées sur la visière, orne le front de ce triomphant mortel. Une cravatte plus bigarrée que l'écharpe d'Iris, se roule en corde autour d'un cou ramassé et apoplectique et étrangle un col de chemise d'une entière blancheur, au milieu duquel sa tête se détache vigoureusement par une carnation aduste, tempérée par les tons bleuâtres ou fauves de sa barbe toujours fraîchement rasée. Les

favoris coupés en ligne courbe et à deux pouces de l'oreille, témoignent du respect du *Baes* pour l'ordre de choses établi. Son menton vierge de toute royale ou mazarine, est une profession de foi politique parlante, il appartient au parti des *conservateurs* et fait son service de garde-civique avec un zèle qui lui vaut l'estime de son sergent et l'amitié du tambour qu'il ne manque jamais de régaler d'un *capiteintje*, chaque fois que ce Mercure de l'ordre public lui apporte son billet de garde. Le *Baes* est très féroce à l'endroit de ses opinions politiques; il veut la paix à tout prix, la royauté plus ou moins constitutionnelle et le houblon le moins cher possible. Toutes les fanfares patriotiques l'émeuvent peu; confiant dans la sagesse des gouvernaus, il verrait l'omnibus de l'État sur le bord d'un ravin qu'il croirait encore qu'une profonde pensée de bonheur public git au fond de l'ornière où le pouvoir l'aurait embourbé. Il vote invariablement aux élections pour MM. Verhaegen ou de Mérode, il a acheté le portrait de M. de Stassart depuis sa disgrâce, la seule opposition que le *Baes* se permette, est toute religieuse, il parle avec colère des empiètements du clergé, qu'il appelle *paepenwinkel*.



A s'arrête aussi son radicalisme, ne le poussez pas plus loin, ne cherchez pas à l'attirer sur le terrain de l'avenir, de lui parler *meetings* ou souveraineté du peuple, il flaire un radical comme une mauvaise pratique et s'écrie que l'on devrait chasser du pays tous ces tapageurs et ces paresseux, dont les déclamations n'aboutissent qu'à paralyser les affaires et élever le prix du froment. Si d'aventure vous êtes porteur d'une de ces chevelures mérovingiennes, ou d'une de ces barbes appelées *jeune France*, parce qu'elles datent de Guillaume-le-Conquérant, si en vous se trahit quelque chose d'excentrique, si vous avez un chapeau plus ou moins napolitain, si vous êtes assez infortuné de posséder un paletot, que, pour surcroît de misère, vous ne parliez pas flamand et que vous ayez oublié votre bourse, alors il ne vous reste plus qu'à vous suicider, ou à offrir votre montre en garantie du prix de votre demi-litre de bière. Le *Baes* vous toisera d'un œil féroce, en murmurant entre ses dents : *ik had het wel gepeyst dat het eenen St. Simonien, of een fransche luys was!* (j'avais bien pensé que c'était un fransquillon ou un St Simonien.) Vous avez beau vous récrier, dire que c'est un malheur qui peut arriver au plus honnête bourgeois de Bruxelles; vous avez une crinière de la première race, votre menton est décoré d'une farouche mazarine, vous êtes marqué du sceau de la bête, on fait prendre votre signalement à la servante, trop heureux si on ne vous prend pas votre chapeau!

Tout ce qui s'écarte en fait de toilette des idées communes, est pour le *Baes* un St Simonien; le St Simonien est le cauchemar de ses nuits, il le voit proclamant la communauté des femmes et la loi agraire, deux choses horripilantes pour lui; il a pour les floueurs sociaux et leurs adeptes, la haine instinctive de l'épicier parisien pour le *bousingot* et la société des *bras-nus*. Voulez-vous jouir de l'estime du *Baes*, établir votre crédit chez lui, rasez-vous la face! conservez deux bouts de favoris qui

vous placent la figure entre parenthèses ; ayez une cravate blanche, un pantalon de nankin sans sous-pieds, couvrez le tout d'une longue redingotte bleue ou noire qui vous caresse les mollets, demandez en entrant chez lui un verre de *half-en-half* et le *Journal de la Belgique*, et vous aurez toutes les coquetteries de son sourire, les prémices de sa tabatière et des cartes neuves le plus souvent possible.

Le *Baes* est le partner obligé de toutes les parties de *smoze-jas* et de *klavere-jas*, dans lesquelles il manque un joueur. Sa longue expérience le rend encore l'arbitre de toutes les discussions qui s'élèvent au sujet d'un coup douteux. La discussion devient-elle extra-parlementaire, ou en d'autres termes, les joueurs se jettent-ils leurs litres à la tête en guise d'arguments ; alors le *Baes* devient superbe et revêt toutes ses splendeurs. Juge du camp de tous ces combats plus ou moins courtois, il emploie sa médiation officieuse et son éloquence figurée auprès des habitués *bons-bourgeois* ; s'agit-il de ramener la céleste concorde entre des adversaires dont la blouse rapetassée annonce une position sociale peu brillante ? le terrible autocrate d'Estaminet emploie les raisons démonstratives de la rhétorique du pugilat, saisit les parties adverses par le collet et les envoie terminer leurs discussions à la rue, sans leur donner le temps de vider leur bière, qu'il rapporte à son buffet, en s'écriant d'un air digne : *Ik wil geen gekyf in myn Stameny!* (je ne veux pas de querelles dans mon Estaminet !)

En fait de beaux-arts, le *Baes* aime singulièrement les gravures représentant la *Mort de Poniatowsky*, la vie de l'*Enfant Prodigue* en six tableaux, et le portrait du duc de Leuchtenberg dont il a été l'un des partisans les plus enthousiastes ; aujourd'hui cependant il s'est franchement rallié au roi Léopold, dont le buste en plâtre figure invariablement sur son buffet, entouré de quelques cartes de mort et d'une ardoise qui lui sert de journal et de grand-livre. Du haut du trône d'acajou ou de noyer, où il surveille le Pandémonium enfumé dont il est le chef, son œil actif et vigilant découvre le consommateur dont le verre est vide et le flibustier qui met le journal dans sa poche, délit pour lequel il est sans pitié. Ne pensez pas échapper à l'œil du *Baes* si vous n'entrez chez lui que pour chercher un ami, il faut payer le tribut obligé. Sa large main, appuyée sur le manche de sa pompe anglaise, attend que vous demandiez le verre de faro de rigueur. Hésitez-vous, cherchez-vous à vous esquiver ? une voix de baryton sonore vous arrête, et vous lance un retentissant : *avec quoi est-ce qu'on peut vous servir, Monsieur ?* qui fait tourner la tête à chacun. Ce qu'il y a de mieux à faire en ce cas, est d'accepter le verre qu'on vous offre, en le priant de *vous faire raison*, ce qui vous vaudra son estime et un vrai sourire de roi constitutionnel.

C'est chez le *Baes* que vous trouverez les renseignements les plus précieux et les plus exacts sur les habitués qui fréquentent sa maison. Il connaît la fortune de chacun, l'âge de tous ; il est le point central auquel aboutissent tous les cancan. Vous désirez placer vos fonds chez M. X... et vous voulez prudemment vous enquérir de sa *solidité* pécuniaire, adressez-vous au *Baes*, il va vous dresser le doit et l'avoir de votre emprunteur, à mille francs près. Toute fortune acquise, est pour lui un titre devant lequel il se courbe humblement ; homme de son siècle, l'argent pour lui ré-

sume tout, et nul mieux que lui n'a compris ce mot profond de Juvénal : « que la pauvreté a entr'autres désagrémens, celui de rendre ridicule. »

Jusqu'à l'âge de 50 ans, le *Baes* est voltairien et membre d'une société du tir à l'arbalète ou à la perche; passé cette époque, il s'affilie à une congrégation pieuse telle que celle des *Ames du Purgatoire*, de *Sainte-Anne* ou de *Saint-Joseph*. Alors il ne manque pas une seule solennité religieuse. S'il possède quelque talent sur le serpent, sa considération n'a plus de bornes. Dans le cas contraire, il figure en habit noir et en cravate blanche à toutes les processions de sa paroisse où on le voit s'épanouir de béatitude et de volupté en portant à la main un cierge de



vingt livres, décoré d'une plaque d'argent et d'un ruban bleu. Si vous lui rappelez ses opinions passées et ses moqueries audacieuses sur le clergé, il vous tourne le dos et va proposer une partie de piquet à un habitué.

La fortune du *Baes* est rapide et brillante : arrivé jeune à Bruxelles, il s'emploie d'abord comme ouvrier dans quelque brasserie, où une rude gymnastique et un régime à effrayer un anglais lui complètent ce physique que vous savez. C'est pendant ce dur noviciat qu'il apprend les roueries du métier et s'attache à donner à sa bière une saveur et un *chic* particulier auquel les vrais connaisseurs ne se trompent jamais. Toutes ses pensées pendant cet état de chrysalide tendent vers un but constant : trouver un fonds, ou plutôt pour parler plus exactement son langage, *reprendre une occasion*; cette première assise de sa fortune trouvée, il racle ses tonneaux, colle sa bière jusqu'à midi, heure à laquelle il se fait raser, passe une chemise blanche et dine. Pendant dix ans son existence est stéréotypée sur ce programme,

jusqu'à ce qu'il ait usé dix manches de pompe anglaise, alors il se fait spéculateur, il fréquente la chambre de notaires, devient *huys-rat* (rat de maison), flairer les ventes de terrains qu'il sait pouvoir être fructueuses, et lorsque les hausses ont bien donné, que son *estaminet* prospère, et possède un nombreux bataillon sacré d'habités fidèles, le *Baes* devient un vrai Sardanapale, il achète un tilbury d'occasion, un cheval plus ou moins complet et profite des beaux après-midi d'été pour faire des excursions extra-muros. On peut le voir alors se faisant servir un demi-litre de bière sans descendre de son briska, et jouir de l'envie qu'il excite chez ceux de ses collègues qu'il aperçoit sur le seuil de leur porte, bonnet de coton en tête et mangeant une boulette sous le pouce.

A cinquante ans, le *Baes* porte des pantoufles en lisière pour sa goutte, sort rarement et assomme ses habitués d'observations météorologiques et de bulletins quotidiens de sa santé pour laquelle il tremble sans cesse, tout en dévorant d'immenses tranches de bœuf froid, qu'il n'entame du reste jamais, sans demander aux assistans avec un mouvement de tête impossible à rendre : *voulez-vous faire avec?* formule obligée de tous les repas qu'il prend en public. Après quelques années de cette existence accidentée par maintes disputes au piquet, et plusieurs indigestions de gras-double, le *Baes* meurt d'apoplexie un beau matin, muni des sacremens de la S^{te} Église et se fait enterrer à Molenbeek ou à Laeken, où sa famille désolée lui élève un tombeau en marbre blanc entouré de génies portant des flambeaux renversés. Son épitaphe contient une longue liste de ses vertus privées et politiques. Ordinairement sa veuve inconsolable épouse au bout de l'année, un autre garçon brasseur, qui *reprend l'occasion* du défunt.